Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 22 (1934)

Heft: 440

Artikel: De-ci, de-là

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-261716

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lant, mal posé par beaucoup de femmes, qui se représentent que tout est sauvé, que tous les maux dont nous souffrons seront guéris, parce que le peuple sera appelé à décider le printemps prochain si notre Constitution de 1874 doit être revisée ou non de fond en comble. Que cette revision ouvre la possibilité d'introduire chez nous le vote des femmes, cela est indéniable, quoique l'aboutissement paraisse peu certain, vu la mentalité actuelle de notre peuple masculin; mais, d'autre part, et du point de vue de l'idéal démocratique qui nous tient aussi si fortement à cœur, aurons-nous à gagner ou à perdre à une revision constitutionnelle ? Nos libertés essentielles, nos institutions fédéralistes, nos principes égalitaires ne risquent-ils pas d'être surtout restreints et amoindris, non seulement parce que les demandes de revision proviennent de côté réactionnaire, mais aussi puisque la Constitution actuelle étant — exception faite, bien entendu, du suffrage féminin — si complètement démocratique, que tout changement serait forcément restrictif ?

C'est là le gros problème qui se pose, aux hommes comme aux femmes, et quelle meilleure éducation civique pour ces dernières, que de l'étudier et d'en chercher la réponse durant l'hiver qui vient ? Aussi apprendra-t-on avec satisfaction qu'au cours de la séance de Comité qui a suivi l'Assemblée, il a été décidé de constituer une Commission d'études en commun de ce sujet entre le groupement « La Femme et la Démocratie », l'Association pour le Suffrage, et la Commission d'Etudes législatives de l'Alliance de Sociétés féminines suisses; et ne s'étonnera-t-on pas qu'une bonne partie de la discussion dimanche dernier ait roulé sur cette question de revision, et les meilleurs moyens pour les Sociétés féminines de la porter devant leurs membres.

Mais d'autres sujets encore ont été traités. Après Mlle Fierz (Zurich), qui préside ce groupement suisse avec autant d'autorité que de bonne grâce tranquille, on a entendu Mlle G. Gerhard (Bâle), qui a brossé le tableau de la situation actuelle, montrant à côté de l'effort déjà accompli tout ce qu'il reste encore à faire, et insistant sur l'importance des questions économiques qui dominent actuellement toute notre vie nationale, et des solutions que certains préconisent, telles par exemple celle du système corporatif. D'autre part, Mme Kissel-Brutschy (Rheinfelden), présidente de la Commission de propagande des femmes socialistes suisses, a évoqué avec chaleur les difficultés de la vie de la femme ouvrière, et indiqué que, parmi les différents points sur lesquels il peut y avoir accord entre le mouvement qu'elle représente et nos organisations féminines politiquement neutres (assurances sociales, droit au travail de la femme mariée, législation protectrice de l'ouvrière: et ici Mme Kissel s'est déclarée, au nom de ses compagnes, carrément opposée à la tendance de l'*Open Door*), la lutte pour la démocratie figure en bon rang. Enfin, Mlle Grütter (Berne) a donné quelques informations sur le travail accompli dans le canton de Berne et apporté quelques suggestions d'ordre pratique.

Une longue, mais utile séance de Comité a encore suivi cette séance, coupée de conversations particulières, d'échange d'idées et de renseignements, et dont nous savons que toutes les participantes sont revenues encouragées et fortifiées devant la tâche à poursuivre.

E. Gd.

VARIÉTÉ

Les expériences d'une femme reporter

Ecrivain et journaliste fixée à Paris, Mme Alexandra Roubé-Jansky voulut profiter d'un voyage en Extrême-Orient pour interviewer l'empereur du Manchukoo pour le compte du journal *Paris-Soir*, et a rapporté de sa « mission » des impressions plus amusantes qu'intéressantes.

Le premier empereur du Manchukuo a été proclamé le 1er mars 1934, sous le nom de P'u Yi, qui se prononce Pou-Yi. Empire d'un million de kilomètres carrés et presque quarante millions de sujets. Première impression d'Alexandra Roubé-Jansky: On n'entre pas chez P'u Yi comme à la Chambre française!

Demande d'audience. Réponse courtoise, mais ferme: « Jamais on n'a entendu dire qu'un empereur ait condescendu à consacrer, ne fût-ce qu'une minute, à la curiosité d'une femme. » Petit jeu des lettres de recommandation. Enfin, au bout de trois jours d'attente, une voix sèche dit au téléphone: « Mademoiselle, l'audience vous est accordée. Vous serez reçue par Sa Majesté en personne, demain matin à onze heures. Auparavant, ce soir à six heures, le maître de cérémonies du palais et votre interprète viendront vous « préparer ». *(sic)*

La préparer à quoi? Alexandra Roubé-Jansky se le demande. En France, quand on vous prépare, pense-t-elle, c'est en vue d'une opération. Chez moi, en Turquie, quand on prépare une femme, c'est en vue du mariage...

Un peu inquiète, elle reçoit à six heures tapant deux hommes graves qui se glissent mystérieusement dans sa chambre. L'un d'eux, en jaquette à l'européenne, est l'interprète, l'autre en robe chinoise couleur taupe est Monsieur Ma-â, le maître de cérémonies. Ils la regardent de leurs yeux bridés, échangent des phrases qui sonnent comme « Tchikangtchit choutchou » et l'interprète questionne:

— Mademoiselle, quelle robe mettrez-vous demain?

— Puisque l'entrevue a lieu le matin, une tailleur sombre.

— Oh! non, il faut une toilette convenable, une robe longue...

— Une robe du soir, alors, à onze heures du matin?

— ...Pour parler à l'empereur, il faut avoir une face.

— Mais j'en ai une, répliqua la journaliste étonnée. J'ai un nez, des yeux, une bouche.

— Tt! Tt! Ce n'est pas cela. C'est la face. La représentation, l'apparence. Montrez-nous vos habits.

Les messieurs graves se décidèrent pour une robe de taffetas à grandes fleurs et décolletée très bas. « Vous comprenez qu'une femme, on n'en a jamais reçu. Votre demande nous a très embarrassés. Nous avons dû tenir un conseil spécial. Et le chapeau? Quel chapeau mettrez-vous ? »

Alexandre Roubé-Yansky commence par protester. Avec une robe du soir, on reste nu-tête, explique-t-elle. C'est impossible, paraît-il, et le triage des couvre-chef commence: ce grand chapeau cache votre visage... ce béret est irrespectueux... M. Ma-â saisit un vieux canotier breton bleu marine foncé, déjà fatigué par les voyages et déclare qu'il fera l'affaire. « Je pourrais peut-être prendre un parapluie? dit la journaliste, exaspérée...

Ironie perdue. Le lendemain, décolletée jusqu'aux reins, son vieux chapeau sur une chevelure artistement bouclée, notre journaliste arrive au palais non sans que M. Ma-â ait fourré son long doigt dans son sac pour s'assurer qu'il ne contient pas de mignon revolver.

Attente dans un salon plein de meubles disparates, fanés, usés. Un boy apporte à l'étrangère une tasse de thé brûlant et des serviettes pliées trempée dans l'eau bouillante. Ces serviettes sont pour le visage et sont censées calmer les nerfs. Refus de la journaliste qui jamais ne fut plus tranquille, mais s'ennuie, car le temps dure. Enfin son tour vient: elle entre dans un salon sans luxe et a l'impression de se trouver « chez la veuve d'un capitaine d'infanterie coloniale qui loue des chambres meublées pour augmenter sa mesquine retraite ». Debout au milieu de la pièce et très raide, un jeune homme, maigre, pâle en dolman kaki, la regarde fixement. C'est l'empereur. Il tend la main à la journaliste et la prie de s'asseoir. Elle pose des questions, l'interprète traduit, l'empereur répond.

— Viendra-t-il à Paris? Il en a grande envie. — Comment passe-t-il son temps? — Je me lève à sept heures du matin. Je bois une tasse de café noir et je lis les journaux de mon pays jusqu'à neuf heures. Après quoi, je donne mes audiences, je reçois mes ministres, mes généraux, je décide des affaires courantes, puis je déjeune à midi. De une heure à trois, je m'assieds, je ferme les yeux, je me recueille... je pense. Je pense à un tas de choses. Il est indispensable de rester deux heures chaque jour les yeux clos et de penser. De trois à cinq heures, je joue au billard, au tennis, au golf ou je monte à cheval. De cinq à sept encore les ministres ou, s'il n'y a rien à faire, je cause avec l'impératrice. A sept heures, le dîner; après dîner, la lecture et, à dix heures, je vais dormir. — Quelle musique Sa Majesté préfère-t-elle? — La T. S. F. — Quelles lectures? — Les journaux.

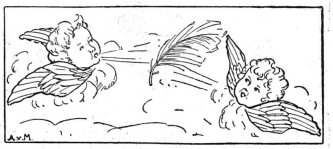
Après maintes politesse, l'étrangère demande si Pu-Yi ne s'ennuie pas de vivre dans cette ville d'Hsinking éventrée par les constructions nouvelles et d'essuyer les plâtres. Mais l'interprète ne traduit pas et rétorque, indigné, que l'empereur n'essuie rien.

Les questions sur des points autres que les bagatelles précédentes, l'empereur les élude. Quand il ne veut pas répondre, il interroge lui-même. Sur la vie parisienne, sur ce que l'étrangère pense de la cuisine chinoise, etc. Il a pourtant un élan et s'écrie: « Pourquoi toutes les nations sont-elles en ce moment en pareille mésentente? Pourquoi tous les pays sont-ils si égoïstes. Je voudrais tant que tous les peuples vivent en paix, que tous les hommes soient frères, qu'il n'y ait jamais de guerre. Dites de ma part aux Français que je leur souhaite l'apaisement, la prospérité, le bonheur ».

Cérémonieuse poignée de main au dernier descendant de la dynastie Manchu et Alexandra Roubé-Yansky se retire. Des ministres et des généraux, intrigués de la longueur inusitée de l'audience accordée, l'interrogent et prennent des notes sur des calepins aussi gravement que s'il s'agissait de secrets d'Etat. A l'hôtel, le téléphone retentit sans cesse. Fleurs. Invitations. « Qu'est-ce que ces gens peuvent bien s'imaginer? se demande la journaliste. Vite mes bagages et filons ».

Jeanne Vuilliomenet.

Aidez-nous à faire connaître notre journal et à lui trouver des abonnés



DE-CI, DE-LA

Mise au point.

A la suite d'une inadvertance typographique, comme il en arrive parfois malheureusement lors de la mise en pages, une interversion de lignes a rendu peu intelligible un passage de l'article consacré par notre collaboratrice Penello à l'exposition de la Section genevoise de la Société suisse des femmes peintres, sculpteurs et décorateurs. Il convient donc de rétablir comme suit cette phrase (en haut de la 3me colonne, ligne 15): *Bijoux et émaux de Mlles Olga Weick et Nelly Fournier, poterie de Mme Imbert-Amoudruz* etc., etc.

Timbres et cartes de „Pro Juventute".

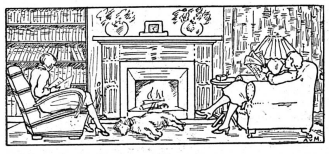
Le jour où va sortir de presse ce numéro du *Mouvement* sera aussi celui où s'ouvrira la vente à travers toute la Suisse des timbres et cartes de *Pro Juventute*. Timbres qui évoquent les gracieux costumes nationaux de trois de nos cantons (Appenzell, Valais et Grisons) ainsi que la physionomie souriante et caractéristique à la fois de l'historien bernois Albert de Haller; cartes dues à deux artistes femmes, Olga Derendiger-Roux et Erna Maison-Kurt, et qui, tous, et toutes, nous l'espérons, vont être largement achetés de toutes parts.

Le produit de la vente de cette année sera affecté suivant la décision du Conseil de la Fondation aux œuvres de bienfaisance en faveur de la mère, des nourrissons et de la petite enfance, et en outre, dans les régions du pays les plus durement éprouvées par le chômage, des subventions pourront être accordées en faveur des enfants de chômeurs quel que soit leur âge, et même en faveur des jeunes gens sans travail. Qui donc ne voudrait pas contribuer à ces secours si nécessaires ? D'ailleurs, la vente de décembre de *Pro Juventute* est devenue une institution classique chez nous, et même en dehors des milieux philatélistes, l'apparition de ces timbres est toujours saluée par tous ceux qui aiment à se dire, chaque fois qu'ils collent une de ces jolies vignettes multicolores sur leur correspondance, qu'ils contribuent ainsi, dans une proportion infime, il est vrai, mais tout de même utile, à venir en aide à l'enfance malheureuse.

Mrs. Corbett Ashby part pour les Indes

Répondant à l'invitation qui lui a été adressée par la Conférence panhindoue des femmes, Mrs. Corbett Ashby partira à la fin de décembre pour Karachi. Elle sera accompagnée dans ce voyage par Miss Maude Royden, dont aucune suffragiste suisse présente au Congrès international de Genève en 1920 n'a oublié l'émouvante prédication en la cathédrale de Saint-Pierre.

A son retour des Indes, Mrs. Ashby compte s'arrêter à Istamboul pour participer aux travaux préparatoires du Congrès.



Les femmes et les livres

Marie-Anne Calame

(1775-1834)

(Suite et fin.) [1]

Dès 1819, après l'incendie de l'Asile pour garçons au Valavran, la directrice accepte de leur servir aussi de mère. Elle achète alors, pour 80 louis, la maison qui devint l'Asile des Billodes, et que le feu détruira en 1901. La commune du Locle reconnait les services de l'institution, en accordant au Comité un banc fermé au temple, grand honneur, très envié. Mais on reprend d'une main ce qu'on donne de l'autre, car les messieurs de la Société d'Utilité publique voudraient que l'Asile accueillit les seuls communiers du Locle, tandis que la charité de M.-A. Calame, en ce temps de misère générale, se montre internationale. Nous la voyons même refuser les « fonds pieux » et les collectes locales, pour réserver toute son indépendance et accueillir qui elle veut et qui elle doit. Et il arriva même un moment où les Billodes n'abritèrent plus que des enfants étrangers, ne payant aucune pension, — tandis que la charité officielle s'occupait des petits Loclois. « Je n'ai de banquier que le Seigneur », dit la directrice, qui voit cependant l'argent et les enfants lui venir de tous côtés. Entre temps, on construisait un asile neuf, avec un jardin, qui constituait la quatrième maison des Billodes. Les enfants y étaient sauvés de la misère, de l'inaction, du vice; et ils trouvaient là la plus attentive des mères, qui continuait à les suivre dans la vie.

L'œuvre de M.-A. Calame, comme éducatrice, est admirable, et l'on comprend bien que Mlle Evard, éducatrice elle-même, se soit faite avec joie la biographe de sa grande concitoyenne. Les garçons, comme les fillettes, étaient initiés à tous les travaux ménagers. On cousait beaucoup, et les trousseaux de fiancées étaient une aubaine, à cette époque où tous les travaux de couture et de tricotage se faisaient à la main. On y œuvrait de magnifiques dentelles aux fuseaux dont nous avons admiré quelques spécimens à l'exposition rétrospective du Locle. On y faisait des « parties » d'horlogerie; les leçons se donnaient suivant le système très moderne des classes mobiles, avec leçons spéciales aux avancés et aux retardés. M.-A. Calame donnait elle-même l'enseignement religieux, et formait de jeunes instituteurs. Elle n'habita les Billodes qu'après la mort de sa mère nonagénaire, qu'elle entoura jusqu'à la fin des soins les plus touchants. On la voyait descendre à l'Asile, dans son petit « char de côté », traîné par un cheval blanc que menait un élève, et la venue journalière aux Billodes de « l'ensorceleuse du bon Dieu » était toujours une fête. Aussi, avec Mlle Evard, ne peut-on pas estimer que l'expérience pédagogique de M.-A. Calame dépasse celle de Pestalozzi et du père Girard, bien plus connus cependant... Il lui vint souvent des stagiaires, notamment de jeunes étrangères riches, pour s'initier à sa méthode. Nous savons qu'on chantait beaucoup à l'Asile, et qu'on y pratiquait les sports d'alors. Et les méthodes d'hygiène étaient suffisantes pour que la mortalité fût infime parmi ces enfants rééduqués, dont les noms furent souvent changés pour leur permettre de faire mieux « peau neuve » au propre et au figuré. Vraiment, nous pouvons conclure de l'étude de Mlle Evard, que M.-A. Calame éducatrice nous est encore un exemple magnifique du don perpétuel de soi, absolu et joyeux !

Il faut parler ici du mysticisme de M.-A. Calame qu'avec le recul de temps, nous jugeons plus équitablement qu'à l'époque. On sait qu'après les guerres napoléoniennes et la grande misère qui suivit, un mouvement de piété secoua notre pays comme une vague de fond. Il prit la forme du « Réveil », dont on parle encore chez nous, ce Réveil qui bouleversa l'âme profonde et sensible de Vinet, et déclancha la formation des communautés libristes. La famille Calame, chez laquelle l'idéal religieux était si fortement enraciné, en fut certainement imprégnée, et s'allia au groupement des « Ames intérieures ». C'est le mouvement piétiste dont le nom signifie repos en Dieu. Certains exaucements immédiats et impressionnants avaient déterminé chez la directrice des Billodes une foi intense, le perpétuel miracle de l'Asile la maintenait dans un état d'excitation spirituelle que les psychiâtres modernes appelleraient « transe »; elle est donc prédisposée aux élans mystiques. Or, des coréligionnaires persécutés viennent demander asile à la famille Calame; le vicaire Ganz, chassé de Zurich pour exagérations religieuses, fait un séjour aux Billodes. Pendant qu'il est là, la directrice entre en conflit avec le clergé officiel; on lui reproche — chose grave pour l'époque — « de renier Dieu pour n'adorer que Jésus-Christ ». L'intransigeance et la toute-puissance du clergé se montrent dans le fait que le pasteur officiant lui intime, un dimanche, l'ordre de quitter le temple: « Marie-Anne Calame, sortez ! » Elle sortit, ne revint plus jamais au culte public, mais se montra assez conciliante pour continuer à y envoyer tout son monde. Peu à peu, gens et propos s'apaisèrent; la collecte en faveur de l'Asile continua d'être « bénie », et la directrice pouvait écrire en 1822: « L'orage paraît s'apaiser. Le Dieu de mon cœur a dit: Jusqu'ici et pas plus loin. »

La paix est signée entre la « mystique » et les pouvoirs officiels par une visite du prince royal de Prusse, puis du général de Pfuehl. On échangea des paroles aimables, on espéra en la générosité de nos très gracieux Princes, on la sollicita, mais rien ne vint sur le moment. Il est probable qu'une école démocratique n'était pas du goût de Leurs Altesses! Pourtant, après la mort de M.-A. Ca-

[1] Voir le précédent numéro du *Mouvement*.